

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1840 \(février-octobre\) :](#)
[L'Ambassade à Londres](#)[Item](#)**335. Londres, Vendredi 3 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven**

335. Londres, Vendredi 3 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Diplomatie](#), [Portrait](#), [Relation François-Dorothée](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

Ce document est une réponse à :

[334. Paris, Mardi 31 mars 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date1840-04-03

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitJe n'ai pu vous écrire ce matin.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n°
370/60-61

Information générales

LangueFrançais

Cote889-890, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 4

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription335. Londres, Vendredi 3 avril 1840

5 heures

Je n'ai pu vous écrire ce matin. J'avais une longue dépêche à faire. J'ai passé avant-hier une heure avec Lord Palmerston au Foreign office pour la première fois. Je n'ai pas encore attendu. Je suis charmé de lui plaire extrêmement. J'ai été très content de ma dernière conversation. Je mets fort en pratique le système de la franchise, de la franchise la plus exacte ; ne dire ni plus ni moins, et dire au commencement ce qu'on dira à la fin. Que je voudrais causer de tout cela avec vous. Pour mon plaisir d'abord, et aussi pour mon profit. Vous ne savez pas quelle confiance j'ai dans votre jugement. Elle était grande en quittant Paris. Elle est plus grande depuis que j'ai vu Londres. Vous aviez raison en tout. Je rencontre à chaque pas les vérités que vous m'avez apprises.

Il y a des mensonges que vous rencontrerez à chaque pas, qui dépasseront toujours votre attente. Celui que vous me mandez est inconcevable, et ne m'étonne pas. Il ment par légèreté et par calcul. Il ment selon sa fantaisie, par humeur à tout hasard. Que sait-on ? Il en résultera peut-être quelque ennui, quelque embarras pour quelqu'un à qui il veut nuire ou simplement à qui il en veut. Cela lui suffit. Il sait que, dans le monde, on ne pousse pas les choses à bout ; il compte que personne ne lui cognera le nez sur son mensonge. Et si on s'en plaint, il se sauvera par un autre mensonge. Vous ne vous doutez pas de tout ce qu'il y a de faiblesse féminine et d'artifice machiavilique dans ce caractère-là. Il passe du caprice le plus soudain à la machination la plus lointaine, tour à tour étourdi et profond, et menteur aux deux titres. Je l'ai observé quelque fois, je vous jure avec une vraie curiosité, tant ce mélange de légèreté et de gravité, d'imprevoyance, et de malice savante me paraissait singulier.

Vous avez bien fait de me dire ce commérage. Dites-moi aussi un peu ce que vous a dit l'internonce sur les souffres. Ici, on semble n'en rien savoir. Je demande à tout le monde des nouvelles de cette guerre-là. Personne ne me répond, pas plus les ministres que les autres ; et ils ont vraiment l'air de ne pas me répondre par ignorance. Je prétends que c'est bien de ce tems-ci d'avoir deux guerres sur les bras, l'une à la Chine pour quelques pilules, l'autre à Naples pour des allumettes.

Je suis rentré cette nuit à 2 heures du bal que Lord Landsdown a donné à la Reine. Belle fête, comme doivent être les fêtes ; rien d'extraordinaire ; le train de vie habituel. Trop de monde dans la galerie, qui était la salle de bal. D'abord cette salle à un grand défaut une seule porte pour entrer et sortir. Et puis trop nue, les grands murs, ces statues éparses, tout cela est glacial. L'éclairage était beau aux deux extrémités, insuffisant au milieu. Quand je dis qu'il y avait trop de monde, c'est que tout le monde s'est entassé là comme s'ils n'avaient jamais vu, ni un bal ni la Reine. On étouffait ; à la fin, les bougies brûlaient à peine ; une heure de plus elles se seraient éteintes, faute d'air comme sous la machine pneumatique. Pas une âme dans les trois salons, sauf Lord Melbourne qui dormait. Entre nous, le Prince Albert s'est endormi, sur son fauteuil à côté de la Reine qui l'a tiré par son habit pour le

réveiller. Elle était bien et n'a pas beaucoup dansé. On dit toujours, mais on ne sait toujours pas. J'ai soupé avec la Reine, son mari à sa gauche, Lord Landsdowne à la droite, le Duc de Sussex à côté de la Duchesse de Cambridge, moi à côté de la Princesse Louise. J'avais à ma gauche la Duchesse de Roxburgh, jolie et agréable. Le duc de Cambridge s'était retiré de bonne heure. J'ai vu là Lord Grey, pour la première fois. Lord Carlisle nous a présentés l'un à l'autre. Sa figure, sa tournure me plaisent extrêmement, grave et doux, avec un reste de jeunesse et une nuance de tristesse qui ne manquent pas de charme. Il est frappant à voir à côté du Duc de Wellington ; lui de six ans plus vieux, et si droit, la tête si haute, le regard pas très animé, mais capable de le redevenir si quelque chose l'intéressait. Le Duc si cassé, si courbé, la parole si épaisse l'oeil si éteint !

Je les regardais alternativement. Lord Grey m'a accueilli avec un empressement marqué. Nous avons causé, un moment, et nous ne nous sommes pas rejoints. Il m'a dit qu'il ne resterait à Londres que jusqu'à la fin de Juin. Lady Landsdowne avait invité le moins de monde possible. Les mères à plusieurs filles étaient priées de n'en amener qu'une. Fanny Cowper était très jolie. Je la trouve trop jolie. Ne me trahissez pas. Je vous dis sur les personnes toute mon impression. J'ai autant de confiance dans votre discrétion que dans votre jugement.

Lundi, 10 heures[]

Que parlez-vous de grosse maladie? Si je ne connaissais la vivacité de votre imagination, je serais désolé. Je le suis déjà de vous voir ce malaise, et cette inquiétude par dessus le mal aise. Ce qui me plaît toujours, c'est qu'on vous dise du bien de moi de mes mérites et de mes succès. Pour que vous n'en ignoriez rien, je vous envoie ce fragment d'une lettre d'un de mes amis, homme d'esprit. Il vous amusera un peu. Les nouvelles de ce bon anglais sont exagérées. On ne monte pas sur les chaises; on ne s'attroupe pas devant ma porte. Mais l'empressement est grand, dans les salons et dans les rues, et très bienveillant.

Hier soir chez les Berry, que je n'ai pas trouvées ; elles étaient malades ; chez Lady Holland, qui était au spectacle; chez Lady Cadogan qui avait une petite soirée assez agréable à cause du peu de monde. J'ai causé longtemps avec Lady William Russell. J'ai vu sa science. Elle y est simple. Il y a dans tout son air et toutes ses paroles, quelque chose de très honnête et sincère.

Lady Jersey était là. Vous ne vous doutez pas qu'elle m'a raconté sa robe et Mad. Appony. Elle m'avait prié de me charger d'un petit paquet. Le paquet n'est pas venu. Je lui ai demandé pourquoi. C'était la robe qui en effet reste en suspens. Et Lady Jersey n'aura pas, pour le drawing-room, la robe quelle voulait. Elle s'en désole et s'en prend au goût de Mad. Appony. Je dîne aujourd'hui chez Mistress Stanley avec M. O'Connell.

4 heures[]

J'ai eu des visites. Alava, des voyageurs français. Puis des affaires de l'ambassade à régler avec Bourqueney qui part Lundi soir, après le lever. Il y a assez de petites affaires, quoique nous ayons un consul général à qui vont la plupart. Je remets à demain à vous parler de mes dîners. C'est bien ennuyeux de traiter cela de loin. Que n'êtes-vous là, toujours là !

Adieu. Adieu. Il m'a manqué hier une lettre de ma mère. Mais j'en ai aujourd'hui. Tout va bien chez moi. Adieu! Que personne ne vous plaise à la bonne heure ; mais rien c'est trop. Je ne suis pas égoïste à ce point.

Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 335. Londres, Vendredi 3 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-04-03.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 09/11/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/215>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur335

Date précise de la lettreVendredi 03 avril 1840

Heure5 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/09/2018 Dernière modification le 18/01/2024

fla-taitie par humeur, à tout hazard. Quelqu'un des qu'on
il en résultera peut-être quelque ammi, quelque des pitules, et
embarras pour quelqu'un à qui il veut arriver. Le bien
me s'emparement à qui il en veut, cela lui que tard d'arriver
suffit. Il sait que dans le monde, on ne Belle fête, et
peut pas se chasser à bout; il compte que d'extraordinaire
personne ne lui cognra le nez sur son mensonge de monde d'au
et si on s'en plaint, il le cause pas un de bal. D'abor
autre mensonge. Vous ne vous doutez pas tme doute pour
de tout ce qu'il y a de faiblesse féminine trop mal-éte
ce d'astuce machiavélique dans ce caractère tout cela est
là. Il paraît du caprice le plus soudain à la aux yeux, et
machination la plus lointaine, tout à tout Quand je dis
étourdi et profane, et menteur aux deux titres, tout que tout
ce l'ai observé quelque fois, je vous jure, avec s'il n'avait
une vraie luxuriose, sans le mélange de Reine. On dit
léger et de gravité, d'imprudence et de bientôt à
malice savante, me paraissant l'agréable. La servitude et
Vous avez bien fait de me dire le comédien, dans la machi
d'aller moi aussi un peu ce que vous a une d'au le
dit l'entendement sur les souffrances. Ici, on qui s'occupe
semble m'en rien croire. Je demande à tout l'est enlevé
le monde des nouvelles de cette guerre-là. Reine qui l'a
Personne ne me répond, pas plus le ministre, s'occupe
que les autres, et il est vraiment l'air de s'occupe
de pas me répondre pas ignorer. Je d'au. Pas d
présent que tout bien de la tour de l'au

Le bien
que tard d'arriver
Belle fête, et
d'extraordinaire
de monde d'au
de bal. D'abor
tme doute pour
trop mal-éte
tout cela est
aux yeux, et
Quand je dis
tout que tout
s'il n'avait
Reine. On dit
bientôt à
La servitude et
dans la machi
une d'au le
qui s'occupe
l'est enlevé
Reine qui l'a
s'occupe
d'au. Pas d
longues pas

grand. L'induction leur guère, des la bar. L'un à la Chine pour
ammi, quelque des subtils. L'autre à Naples pour les astronomes.
L'autre encore.

le la bar
le au re
compte que
les son monnay
pas un
l'ouï par
féminines
se savant
l'indian à la
cure à l'ou
les deux t'ou
au jour, avec
ange de
gance et de
l'ingulier.
l'anniversaire,
que vous a
l'ou
uite à tout
quatre l'ou
le, m'indique,
et l'ou en
me. Le
de l'ou

Le d'ou vient cette nuit à 2 heures. Le bat
que l'ou d'ou d'ou a donné à la Chine.
Belle fête, - nous devrions être la fête, - rien
d'extraordinaire, le train de vie habituel. L'ou
de moule dans la galerie qui était la salle
de bat. D'abord cette salle a un grand plafond,
un d'ou porte pour entrer et sortir. Il y a
trop peu, les grands murs, les statues d'ou
tout cela est glacé. L'ou d'ou est beau
aux deux extrémités, insuffisant au milieu.
Quand je dis qu'il y avait trop de moule,
c'est que tout le monde s'est entêté là, comme
s'ils n'avaient jamais vu ni un bat ni la
Reine. On étouffait à la fin, les sangs
bouillonnaient à peine, une heure de plus, elle
se décomposait, faute d'ou, comme
dans la machine pneumatique. En une
d'ou dans les trois salons, sauf l'ou meilleur
qui dormait. Entre nous, le prince Albert
s'est endormi dans son fauteuil, à côté de la
Reine qui l'a tiré par son habit pour le
réveiller. Il était bien, et n'a pas beaucoup
d'ou. On dit l'ou, mais on ne sait
toujours pas. Mais l'ou avec la Reine, son

moi à sa gauche, Lord Lauderdale à sa droite
 le duc de Rutland à côté de la Duchesse de
 Cambridge, moi à côté de la Duchesse d'Anvers.
 J'avais à ma gauche la Duchesse de Devonshire
 folle et agréable, le duc de Cambridge.
 C'était net et de bonne heure.

J'ai vu là Lord Grey pour la première
 fois. Lord Castlereagh nous a présenté l'un à
 l'autre. Sa figure, sa tournure me plaisaient
 extrêmement; grave et doux, avec un air
 de jeunesse et une manière de parler qui
 me surprenaient par sa douceur. Il se pencha
 à voix basse à côté du duc de Wellington, lui
 dit dix ou quinze mots et se leva, la tête si
 haute, le regard par terre, mais capable
 de le redresser de quelque chose. L'entretien
 le duc se cassa, et comme la parole se
 éparilla, tout se sépara. Les regards
 alternativement. Lord Grey m'a reconnu
 avec un empressement marqué. Nous nous
 tenions en silence, et nous ne nous sommes
 pas rejoints. Il m'a dit qu'il ne restait
 à dîner que jusqu'à la fin de dîner.

Lady Lambton avait invité le nom
 de ^{ma} tante, de mère à plusieurs fois, et
 priez de nous amener qu'on. Fanny Cooper
 était très folle, de la même façon folle. Ne

335

matin. J'avais
 l'air passé à
 l'Université.
 J'ai vu là
 de lui plain
 l'entente de
 fait en part
 de la grande
 plus, et moi
 qu'on s'en
 de tout cela
 d'abord, et
 d'après par
 jugement.
 Elle est plus
 vous, mais
 chaque jour

Il y a
 à chaque
 votre attente
 l'accomplissement
 légère et

ne trahissez pas, de rien dire des personnes
sous mon impression. J'ai autant de confiance
dans votre discrétion que dans votre jugement.
Bonne nuit.

Ne parlez-vous de votre maladie ? Si je ne
commettrais la violence de votre imagination,
je vous dirais, de le lui dire de vous voir
le malaise, et cette inquiétude par cette
maladie.

Le qui me plaît toujours, c'est quand vous dir
du bien de moi, de mes mœurs et de mes
vices. Pour que vous ne sachiez rien, je vous
envoie le fragment d'une lettre d'un de mes
amis, homme d'esprit. Et vous amusera un peu.
Les nouvelles de ce bon Anglais sont exagérées. On
ne m'a pas dit les choses, on ne s'attache
pas devant ma porte. Mais l'impression
est grande dans les salons et dans le monde, et
on bienveillant.

Une fois, chez les Berry que je n'ai pas
trouvés, elle était malade ; chez lady Holland
qui était au spectacle ; chez lady Langens
qui avait une petite soirée avec elle.
À cause du peu de monde, j'ai causé longtemps
avec lady William Russell. J'ai vu la dame.
Elle y est simple. Il y a, dans tout son air et
toute la parole, quelque chose de très honnête et

Suzette.

Lady Perry était là. Vous ne vous souvenez pas
qu'elle m'a raconté la robe et main^e Appony. Elle
m'avait pris de me charger d'un petit paquet, la
paquet n'est pas venue. Je lui ai demandé
pourquoi. C'était la robe qui en effet n'est en
suspens. Et lady Perry n'a pas, pour le
cravatinage, la robe qu'elle voulait. Elle
l'en élève et l'en prend au point de main^e
Appony.

Je dîne aujourd'hui chez miss^e Stanley
avec M^{lle} O'Connell.

Le lundi.

J'ai eu de visites, Lilian, des voyageurs français.
Puis de l'affaire de l'ambassade à régler avec
Bouquigny qui part lundi soir, après le lever.
Il y a assez de petites affaires, quoique nous
ayions un conseil général à qui vont la plupart.
Je compte à demain à vous parler de mes
dîners. C'est bien convenu de visiter cela de
loin. Que dites-vous là, Suzanne là !

Adrien. Adrien. Il m'a manqué hier une
lettre de ma mère. Mais j'en ai aujourd'hui.
J'en va bien chez moi. Adrien. Les personnes
ne vous plaisent pas la bonne humeur ; mais rien
est trop. Je ne suis pas égale à ce point.
Adrien.

me à la suite
de chez moi
à Hambourg
mariage.

885

Londres Vendredi 3 Avril 1810 889
à Louis.

la première
sainte. L'un a
une plaisante
avec un acte
certain qui
Il est frappant
l'après, lui
et la tête de
mon capable
l'entendement.
saché de
suspensions
à remettre
donc pour
mon bonheur
me restant
à venir.
telle le même
l'été, et même
mon long
j'ai. Ne

Je t'ai pu vous écrire ce
matin. J'avais une longue dépêche à faire.
J'ai passé vous hier une heure avec lord
Palmeston pour l'écrire afin pour la première
fois de n'en pas avoir attendu. Je lui plais
de lui plaire extrêmement. J'ai été lui
l'entendre de ma dernière conversation. Je me
fais en pratique le système de la franchise,
de la franchise la plus exacte : ne dire ni
plus, ni moins, et dire au commandement ce
qu'on dira à la fin. Que je voudrais cause
de tout cela avec vous ! Pour mon plaisir
d'abord, et aussi pour mon profit. Vous ne
savez pas quelle confiance j'ai dans votre
jugement. Elle était grande en quittant Paris.
Elle est plus grande depuis que j'ai vu Londres.
Vous avez raison en tout. Je m'adresse à
chaque jour les vôtres, que vous m'avez offerts.

Il y a de nombreux que vous rencontrerez
à chaque jour, qui dépasseront longtemps
votre attente. Celui que vous me menez est
incompréhensible et ne m'aime pas. Il m'est fa-
cile et pas talent. Il m'est selon la

9

8